



Ruhe

Le Golvan

Écriture serrée, presque monobloc, des taches en fractales sur tout le corps du texte.

Elle se redresse de ce long baiser sur son fauteuil nain, comme en crevaison. Et puis rien ; hormis la rythmique copulatoire du bar *lounge*. Car nous n'étions pas seuls. Maintenant, on nous tient en mire, concentriquement. Notre épanchement précoce aura fait se gripper la machine des tables tournantes, des types en plan dans leur slip et des strings neufs. *Speed dating, shout alcoolique et fast fucking.*

Tandis que je la tire par le coude pour vider chez moi tout notre opprobre, je me sens remis à la page du calendrier, six années à la corbeille ; je bande postmoderne. Je renais d'un bond à la contemporanéité dont je m'étais si longtemps soustrait, moins pas choix que par une sorte d'enfouissement boudeur. Cultivateur de poussières...

Sur le chevet, la boîte de douze, vierge, compte les années perdues. J'ai trop bu ; je cherche mon bras, de l'intérieur, tandis que mon cul chauffe et poisse contre son flanc à elle. Une litanie ancienne me tire de ma torpeur : « Fécondation ! »

Misère d'alambic... Je vois distinctement des portées baudelairiennes accrochées aux mamelles pendantes, des volées d'étourneaux philosophes qui chient partout. À mon âge ! Et avec qui ? Je dois retrouver ce bras pour prendre appui sur le sommier, hisser le reste, aller vomir. Ça vient, c'est là, plus quelque chose d'un gros sushi que je sens, intact, comme gobé tout net dans notre baiser au bar — seule image pieuse de ma mémoire immédiate. Oui, il y a un corps étranger qui pèse. Et qui remonte.

Elle roule un pet paresseux dans mon Lebensraum. Il y a urgence à se traîner et à faire pénitence à la cuvette.

Idem, plus des hachures profondes, comme des scarifications, dans chaque interligne.

Voilà ; c'est tombé de ma bouche béante contre l'émail avec l'énergie d'une sonnaille de chèvre. Une sorte de fiole de verre irisé, telle ces mignonnettes publicitaires ridicules, mais dont la surface aurait longtemps été livrée aux caresses abrasives des flots, laiteuse, squameuse, intacte. À peine y trouverais-je une dose décente de pastis, du kirsch fantaisie, l'élixir d'amour ! Comment donc ai-je pu garder ça en moi aussi longtemps ? Dessous le rendu de bile, elle remonte en flottaison malgré trois coups de chasse. Il y a là une obstination et, à mesure que la conscience reflue, une présence. Je la saisis par le goulot comme un étron rétif. Elle ne sent plus rien. Je bénis le chlore de l'eau des sanitaires, les stations d'épuration, la civilisation, quoi. La fiole est scellée d'une pâte ancienne, bitumeuse, avec comme des restes d'étoffe en bourre. Du natron ? Le mot me remonte spontanément en bulle, avec son jet d'images pharaoniques d'éviscération, d'ouverture brute de la bouche qui craque aux jointures, de cerveau crocheté malhabilement par les naseaux et les canopes fumants. Je revomis.

Bras tendu, j'ai posé en aveugle la mignonnette sur la tablette du lavabo, entre mon rasoir jetable, un gant moite et le demi-litre d'eau de Cologne.

Elle n'a pas pu quitter le lit de la matinée. Mon lit. Je me suis un temps distrait de son corps indigne, de sa position d'agneau ficelé pour l'holocauste, de l'effet décapitant du coussin. Le soleil poussait dans la pièce et je me suis amusé à finir sur son corps et en ombres chinoises toutes les cochonneries que je n'étais plus certain de lui avoir faites. Cette relecture à blanc m'a raffermi dans le fait que je n'avais pas forcément perdu ma nuit, quels que soient cette femme et son sort finalement. Mon estomac mâche de l'air. Un café. J'aère la chambre avec l'espoir enfantin que la bécasse aura pris son envol à mon retour de la cuisine, qu'elle n'aura fait la morte que pour mieux déjouer son loup, qu'elle n'aura laissé d'elle qu'un musc prégnant dans les fibres de mes draps, dont je pourrai ressusciter le souvenir lorsque je m'y froterai, longtemps après. Les enfants versent facilement dans des croyances thaumaturges de réparation spontanée, après chacune de leurs bêtises. Je me sens innocent.

Idem, page déchirée au talon.

Comment donner une explication aux météores sans basculer dans la superstition des simples, la foi des petites gens devant la chaîne météo, les religions des anciens ? Le vent aura poussé plus rudement, jouant avec les draps du lit, le corps de la femme, les battants de la fenêtre et la tablette du lavabo. L'eau de Cologne s'est pilée contre le carrelage et boursoufle l'espace, jusqu'à la cuisine. Je suis tout à fait revenu à moi.

Elle est partie, fondue ou défénestrée, comme la bécasse subtile, vraiment docile. La fiole s'est elle aussi fracassée contre le rebord et gît en coque ouverte sur le tapis. Des tessons feuilletés, j'extraie un rouleau de peau rabougri. Une bouteille à la mer morte de mon estomac : ridicule...

Un message, un naufrage intérieur. Je déroule : dégueulasse. La bande de parchemin craque de vieillesse. Ça pue la chèvre mal tannée. Un texte apparaît, pardi ! C'est de l'arabe ou du copte ou du démotique ou pas loin ; douze lignes étriquées et nerveuses, bourrées de taches, de ratures. Les deux dernières sont intégralement biffées, je dirais même sauvagement.

Autant j'aurais admis l'effet bibelot du S.O.S. miniature, autant me retrouver avec cette croûte, comme un copeau de livre, cela m'embarrasse pour de vrai. J'ai si peu de place, si peu de livres. J'ai tout soldé de ma bibliothèque avec Rosemonde, oui, Rosemonde, et pourquoi pas Rosemonde ! Ma femme-livre, aussi dense, compliquée : une femme exégète de moi, d'elle-même et de la totalité de nos mouvements, un folio magistral de ma vie d'avant, plus antérieure encore. Elle est partie en chevauchant tous les livres : je ne regrette rien. On lit bien assez pour ce qui reste d'une vie d'homme.

On ne m'en voudra pas ; je suis méticuleux. Les choses se logent là où elles doivent. Alors ça, pas chez moi ! J'ai un temps pensé le vendre tel quel sur eBay, entre un vase Monaco hérité de ma tante Monique et les skis de l'époque où je skiais. Rectificatif : où nous skiions. Bizarre ; il y a des personnes inconjugables...

Rien ne se vend, depuis six ans. J'en veux 99 et 175 euros ; je ne brade pas la mémoire !

J'ai calé un temps le phylactère sous ma lampe de bureau. Et puis, un soir de rien, je l'ai tout de même scanné ; mise à prix, un euro. Ça, plus un rendez-vous Meetic de premier choix, un authentique certifié, sincère à soixante pour-cent.

J'ai seulement caché le fond trouble de mes occupations, l'état vieillissant de mon découvert bancaire et mes râbles sous un de ces dessous d'athlète hors de prix : *structurant*. Dans le pli de mon cou, un doigt de *Fahrenheit* vintage en échantillon, exhumé du vase-vidé-poche-cagnotte, lequel dégueule dans l'entrée depuis Rosemonde. Si au moins mes skis partaient, le salon ferait moins son effet *time share* ; une débandade assurée. J'aurais moins à forcer les choses.

Idem, plus chaque point prolongé en ébullition.

Je ne m'étais jamais arrêté sur l'extrême faculté de préhension des lèvres avant ce soir. Ce n'est pas tant que je sois affamé, mais la portion qu'elle me présente déjà est si flasque, si inerte qu'il me semble devoir la perdre par morceaux sous la table si je ne la pince pas dans le gras de la chair molle : une bavure menace. Quant à sa langue, elle m'attend en étalage. Elle bulle dans son jus tiède. Je tiens un cadavre, un foie de veau. Je mordille et je tête en poisson-chat : aucun goût, même pas notre Ruinart des grandes tentatives. Elle n'a guère été plus vive au cours du repas. À peine lui aurais-je attaqué la main dans la continuité de mon steak poivre. Elle aura attendu que je me la serve. Elle n'a pas de prénom. Elle est un automne empâté et fumeux au matin, où les lambeaux d'herbe ripent sous la semelle et se tartinent d'eux-mêmes ; elle a la chair confite des canards en décembre. Mais quoi ! Après six années de mode manuel, j'ai toujours faim !

Moi qui avais manœuvré cette fois en modération, il est à présent trop tard pour verser dans des degrés alcooliques appropriés. Il me faudra la détailler en anatomiste sobre et méthodique, en légiste impassible, puisque rien ne la fera résister. Le film de nos deux carcasses roulées s'avance pour ne plus me lâcher jusqu'au dessert, en gelée. Les sushis d'un ancien repas se recomposent dans mon estomac et se réorganisent en munitions de mitrailleuse. Il faudra vomir, de nouveau. Pourvu qu'il ne me remonte pas un autre bibelot !

Après consommation, j'aurais volontiers prié Montesquieu pour retrouver un livre sous un pied d'armoire, y pomper une consolation, détourner mes sens. J'aurais écrit des mails à la terre entière pour un contact chaud ; tante Monique dans l'au-delà des tantes, et même Rosemonde. Tiens, justement, cent quatre-vingts messages d'eBay m'attendent sur ma boîte. Cent quatre-vingts ? Des questions d'enchérisseurs de toutes parts, en anglais, en auto-translation du turc, en japonais dans le texte. C'est Babel qui s'est donné le mot pour me demander toujours la même chose, pendant que je me secouais à côté : « Contactez-moi ! », « Appelez-moi ! », « Qui êtes-vous ? ». À peine je reviens sur ma page de réception que trois nouveaux mails s'ajoutent, de plus en plus explicites :

« Cher Monsieur, veuillez répondre sur-le-champ à ce message. Nous devons entrer en contact avec vous ; c'est très urgent ! Je dirais même qu'il en va de votre vie ! »

Pour une fois qu'un riche cancéreux ne me demande pas une avance sur mon héritage camerounais...

Il en retournerait plutôt d'une flopée de débiles qui montent en excitation et en agressivité. Ça moucheronne dru et bientôt ma boîte sature sous les sourires, les cris et les coups.

Je souris moi aussi un instant de l'efficacité inouïe du web qui m'a bel et bien purgé de ma partenaire-muqueuse. Elle faisande dans mon lit, entre les draps lavés de quelques autres.

Que se passe-t-il donc... J'ouvre ma cession eBay et c'est une claque. Le vase Monaco atteint les 8500 euros, mes skis plafonnent à 12000. Quant à la croûte : 133000. Et partout dans les messages, on me presse de prendre contact, de me nommer. On veut me débusquer ; on en veut à mes skis avec une telle frénésie que maintenant, quelque chose d'inédit s'est invité chez moi, jusque dans mon lit à la réflexion. Quelque chose d'une passion surhumaine, surnaturelle, une menace vraie.

144000. Le parchemin déchaîne les bourses. C'est quoi ! Du mauvais *Da Vinci Code* ? J'aurais des containers d'amis sur Facebook, je croirais encore au canular, au *flashmob*, à un happening plouc de désœuvrés ! Et il est où, ce bidule ?

J'ai mis trente minutes à retourner l'appartement, vider les tiroirs, lisser les corniches d'armoire ; j'ai même remis mes mains nues entre les draps. Elle avait tout à fait foiré avant de partir sans vivats. J'ai vite bourré une lessive en vérifiant par deux fois que le rouleau n'y était pas. Je repasse devant l'écran comme on suit une course à Auteuil : 168000 euros, le vase à 14 000, les skis 25000. Il y a du mieux...

Le scan, pardi ! Plaqué sur la vitre du scanner ! C'est là que j'ai laissé la chose avant de partir chasser. C'est fou comme les zéros transmutent une croûte en une présence quasi mystique. Je reforme le rouleau avec révérence, le coin supérieur griffe le corps du parchemin ; je grimace, je souffre pour lui, 191000. Je l'aime déjà.

Idem, plus chaque lettre fermée noircie, comme un exercice d'ennui.

J'ai vite retiré mes ventes du net. Un repli en mon réduit ; je me suis moi-même roulé en parchemin dans mes draps propres, en attendant mieux. J'ai médité une cachette habile pour ma mystérieuse retraite complémentaire. J'ai tourné l'affaire comme un agent du contre-espionnage (notons que les Français n'espionnent jamais de leur propre initiative ; ils répliquent à l'agression, passons...) autour des endroits impertinents, comme des plus péteux. Je me suis toujours défié de ma mémoire, déjà dépassée par tant de possibles et n'en retenant aucun fixement.

C'est le week-end et c'est généralement pour moi la trêve des restaurateurs. Je ne cherche plus la femme que j'ai d'ailleurs déjà perdue. Grand air, province sauce blanche, maman. Au moment de fermer la porte, un bruit dans l'escalier me saisit d'effroi. Rien qu'un glissement, une fesse qui frotte une porte blindée, une femme trop caressante, un anaconda qui remonte juste au-dessus au cinquième, une crevaison de marche ; rien que de pas très explicable. Et puis surtout, immédiatement collé à cette foirade incongrue et comme son articulation naturelle, un silence plein. Un invraisemblable zéro acoustique, une nullité sans reprise de scooter au loin du monde, sans une voix aux terrasses, sans les acouphènes urbains, sans enfants, mais voilà des années qu'il n'y a plus d'enfants dans la capitale.

Je n'ai donc pas osé partir sans. Je l'avais finalement roulé dans une antique mignonnette de Banyuls l'Étoile, qu'il m'avait fallu laisser tremper une nuit dans la javel. Je la tenais d'une *soirée sardane*, lors de nos vacances catalanes, Rosemonde et moi, six ans et plus. Elle gardait tout dans le vase-vidé-poche-cagnotte. Elle était du genre à exiger que je me brise les doigts à lui casser son sucre en deux, toujours un demi-sucre, sinon ça sucre trop, quelle que soit la taille des morceaux de sucre. J'avais dégoté des carrés lilliputiens, indignes, mais rien n'arrêtait sa monomanie destructrice, du sucre et des doigts, bref...

Le rouleau s'y est tout de suite senti en territoire ami et s'est déployé contre les parois fumées. Désormais, pour seulement en lire l'incroyable texte, il faudrait tout briser, à nouveau. Je glisse la bouteille dans ma poche revolver ; l'idée lexicale me rassure. Une copie du scan dans le jean, en cas d'urgence. Au moment d'attraper mon train, je me sens réuni...

De retour dimanche soir, le digicode avait changé. Madame Brémond passait la serpillière dans le hall, ou du moins c'est l'explication que je me suis faite à travers

la porte pour faire taire ce frottement à mon esprit. Je ne suis pas entré. Au quatrième, la lumière de mon chevet poussait dans la nuit. On peut toujours oublier une lumière, distrait par autre chose, un grain de sable. C'est juste un truc de vieux contre les cambrioleurs, une veilleuse d'enfant, la femme décapitée de l'autre fois qui ne savait plus où dormir et qui est revenue comme ça dormir ou m'attendre, avec elle ne sait quelle clé, à moins que la fenêtre... À moins qu'une organisation occulte, une secte fanatique aux ramifications fiduciairo-politico-eschatologiques... C'est Dan Brown et Jésus en porte-flingue qui m'attendent chez moi depuis hier pour me payer à leur façon le manuscrit, le vase Monaco et mes skis ! C'est ça ! C'est spécialement con, mais ce soir, j'y crois assez pour ne pas rentrer... J'ai envie ; c'est possible, non ? Je peux bien prolonger mon dimanche, prendre un congé exceptionnel, tomber malade ! Je suis libre encore, non ?

Rien que le texte.

Alors je suis malade, à l'hôtel d'en face, que je découvre après dix-huit ans. Bien entendu, j'ai demandé une chambre avec vue sur chez moi et les trois fenêtres du quatrième. Je suis en planque. C'est comme aborder une inconnue ; il y a un mal qui agit en amont, avant le masque des sourires et la grande pantomime.

Et il est vrai que jamais je ne m'étais intéressé à l'agitation qui secoue cet immeuble. Est-ce bien là son ordinaire ? Combien de cabinets de kiné, de radiologie, d'orthodontie, de plates-formes de téléphonie, d'experts-comptables, de sectes, de scènes de crime ou de putes en chambre faudrait-il pour justifier un tel grouillement, à peine interrompu par la pause déjeuner ? Je reste perplexe ; j'attends les journaux, qu'on parle un peu de moi.

J'entreprends la femme de chambre dans l'espoir d'une économie de frais de bouche. Elle cède à tout très bien, très vite. Je me surprends à douter de sa sincérité. Je la retourne constamment pour déjouer l'oreillette, un « super » face caméra, un clin d'œil homérique, un signe codé, un calepin. Sa docilité l'a trahie ; je la malmène un peu. Je décharge. Rien de trop excitant ; cette histoire de manuscrit a fait rompre dans mon crâne un lobe, une poche inédite.

Elle attendra que le mâle verse sur le flanc de sa fatigue et fouillera son jean, le veston. La mignonnette, le papier, tout se sera évanoui, y compris le portefeuille pour induire une piste vénale. Quelque chose vient de basculer dans l'univers. Les gestes s'accélérent et se faussent. Où est le labeur de mes jours ? Que sont devenus mes ratés, mes vestes, mes éjaculations pressées, feu mon mariage, Rosemonde ? Je me sens dorénavant vivre en perfection, en majesté, surplombant tout, inaccessible, comme si des tonnes de blocs de marbre attendaient de glorifier chacune de mes actions, sans rature, virginale. Elle vient de sortir, je vais pisser.

Bien entendu, il m'aura fallu attendre de quitter mon oisiveté et ma nudité pour constater que la mignonnette avait bel et bien disparu de sa poche. Je me suis humilié à la chercher sous le lit, entre les couches de matelas, dans la cuvette des toilettes, partout, avant de me rendre à l'évidence qui me riait au nez. Seule la photocopie a échappé au larcin. Me voici au fond à demi soulagé, et d'une humeur demi-sucre...

Inutile de chercher à retrouver cette femme. Je ne les regarde jamais franchement en face ; je ne veux rien de leur visage. Elles s'appellent toutes

Rosemonde, qui grossit puis se tanne, qui s'épile ou qui se néglige, qui résiste ou renonce. Vivante absolue. Dans le coin bureau à côté de la réception, je reprends contact avec le monde, valise au pied. Ma boîte mail est fumée ; le fournisseur clignote rouge. Un dernier message d'eBay attire mon attention. Objet : *Vous allez comprendre.*

« Monsieur,

La nouvelle a fait ce week-end le tour du monde islamique, et plus encore, que vous possédiez un rouleau de parchemin manuscrit et que vous souhaitiez le vendre. Sachez, cher monsieur, que vous détenez ce qui semble être une version supérieurement antique d'un texte rare, dont le style et, plus que tout, la graphie (la main !) semblent faire s'accorder tous les experts déjà impliqués dans cette affaire, un style hijâzî hautement archaïque, qui place cet écrit au tout début du premier siècle de l'Hégire, c'est-à-dire au VII^e siècle, si ce n'est plus loin encore... Comprenez, Monsieur, toute l'émotion et le tremblement planétaire que cette révélation déclenche. Certains crient déjà à la supercherie, à la contrefaçon, d'autres ont perdu le sens et veulent s'en emparer à tout prix. Je sais que deux familles des émirats rassemblent des moyens colossaux pour se l'approprier (notez attentivement que je n'ai pas dit : « acheter »...) ! Il y a ceux qui le veulent pour le vénérer et ceux qui le veulent pour le détourner à jamais du regard des hommes et, qui sait, le détruire ! Parce que votre document comporte l'impossible ! Toutes ces taches, ces erreurs malhabiles ; c'est un brouillon, comprenez-vous ? Mais ce sont surtout ces deux lignes supprimées qui font perdre la raison aux plus sages. Parce que ce n'est pas ainsi que notre monde a tourné jusqu'ici. Jamais aucun brouillon, aucun raté... Comprenez que je m'arrête là et réfléchissez. Vite ! »

Reprise de tout le système, plus toutes les voyelles barrées.

À partir de là, chacun connaît mieux le bruit des événements qui ont suivi. Je me suis vite fait à ma nouvelle vie nomade : marcheur optique, buveur d'arrière-salle, envaliseur expert, sauteur de femmes à cloche-pied. Libre. À la réflexion, j'avais pris de l'avance sur beaucoup.

Le parchemin original, après avoir été révélé au monde, en a été illico soustrait à la vue. Il aura été décidé de traquer toute trace du texte, copie ou faux, fût-il grossier, afin « d'éviter le pire ». C'est louable. Moi, je porte ma photocopie dans la doublure de ma veste. Mille fois je me suis dit qu'il valait mieux la jeter au fleuve (la rendre en personne aux autorités paraissant proprement inconscient, pour les raisons qui m'auront quoi qu'il en soit conduit ici).

Ils auront mis un temps incroyable à faire surgir de sa noirceur la phrase éliminée. Qui du rédacteur ou du maître aura pris la décision lourde de supprimer cette ultime pensée ? Et pour quel motif une telle entorse à la pureté du texte ? Serait-il alors intégralement souillé, repris, figolé, hésitant, retouché, normal ?

Comprenez bien. On sait déjà combien il est délicat de traduire en sonorité moderne non seulement un texte, mais encore une pensée, un imaginaire et un irrationnel anciens, mais si la source en est coupée, sciemment, les mots s'envolent à toutes les projections et les fantaisies, ils se livrent en filles de joie aux mains des hommes et à leurs désirs, les plus noirs s'entend. C'est ce qui s'est passé. Huit versions se sont disputé les cerveaux avant l'officielle. Tout un chacun se souvient aujourd'hui de cette guerre plus politique qu'intellectuelle. Mais qu'en sera-t-il demain...

Ce n'est pas tant les premières lignes qui ont posé problème : le texte est demeuré étonnamment stable dans ses différentes occurrences. Non, c'est bel et bien la phrase biffée qui pointe le déséquilibre de notre monde tel qu'il est devenu, celle que cette main inspirée avait osé détruire, bravant tous les interdits.

Je n'en donne ici que la traduction « œcuménique », plus qu'une précaution, un réflexe. J'en ai d'ailleurs oublié les autres ; la mémoire se laisse bien assez contraindre, ou séduire... Comme c'est drôle... En relisant mon texte, un *y* s'est glissé dans le mot *traduction* : « tyraduction ». J'ai vite corrigé ; c'est si facile de corriger un texte. Tout est dit.

« Et il passera ce jour prochain de... aux abords du monde pour renaître à eux dans l'oubli de tous les précédents : le moindre souffle ne saura taire sa colère. »

Je ne suis guère philologue mais j'ai assez de grammaire pour lever les collets que constituent les liens logiques ouverts des « : » et les négations pas franches. En outre, j'ai quelque chose d'autre sur ma photocopie. Une annotation d'une autre main, plus tardive sans doute, en alphabet. Un mot de ladite phrase est retranscrit, compacté en marge, avec aussi peu de soin, comme sous la patte d'un écolier gourda.

« RUHe » : sans que je puisse discerner si le *e* final relève plus d'une tache ou d'un ornement. C'est idiot. Nous avons tous vite appris à lire notre rudiment d'arabe ancien. Nous savons tous que *Ruh* est le mot exact, qu'il est le souffle, l'esprit, le *Yahvé*.

Alors, quelle stupidité m'a fixé l'esprit au clou de ce « Ruhe » pangermanique, si ce n'était l'absolue prophétie qu'il faisait de notre monde, ici, maintenant ?

Je ne sais pas pourquoi j'écris tout cela. Sans doute ce carnet à terminer, un parmi les dizaines laissées dans le sillon de Rosemonde. Elle qui, à chaque décision que la vie mettait en balance à ses yeux, achetait un nouveau calepin, un autre encore, bien trop fourni pour le peu d'idées à mettre en rapport, pour les décisions qu'elle avait déjà prises. Le calepin servant de prétexte au débat ; un alibi contradictoire. Mon cadavre gît au milieu de l'un d'entre eux.

Des annotations, des sortes de glyphes, partout, à saturation.

L'enfermement a ses vertus. Je me suis peu à peu défait du désir du corps des femmes pour n'en imaginer qu'une seule : Ruhe. C'est le nom de cette prophétesse dont je suis les agissements à la télé, dans les journaux qui passent. Moi seul en connais la véritable nature. Tous les mouvements des hommes dans leurs suites insensées, c'est elle qui les dicte. Ils préparent tous sa venue sans penser un instant que c'est elle qui nous attend.

Dès mon arrestation, j'ai avalé la photocopie, comme un vrai bagnard, un espion américain. Mon procès se meurt quelque part dans le lit de la justice, rien ne presse tant que dureront les préparatifs de la venue de Ruhe. Dehors, les autorités s'organisent avec des avancées relatives. Une date butoir a été calculée au-delà de laquelle plus aucune négociation, aucun accommodement, plus rien de démocratique ne tiendra. On attend son passage au large de la terre pour l'an prochain. D'ici là, le gros comme le détail de tout ce vaste problème devra être résolu, sans faille ni erreur. L'humanité entière condamnée à un premier coup magistral, sans le moindre loupé individuel, qu'aucun lambda du fond de sa jungle ne fasse foirer le moment extrême, celui-là qui ne durera pas et pour lequel on est en train de rogner tout ce qui avait pu se gagner de liberté en six mille ans de civilisation. Parce qu'au jour J, lequel prendra peut-être quelques semaines — les autorités ayant bloqué le calendrier sur six mois pour une absolue sécurité —, il faudra que rien sur la surface du globe, des montagnes aux océans, du trou de souris aux mégapoles, rien ne se fasse entendre d'une présence humaine, voire vivante. Sans quoi, comme ce fut écrit puis barré, le Tout-Puissant ou quelque superpuissance pourrait trouver sur la croûte terrestre un peuple à convertir, des fidèles pour le suivre, des millions d'émotifs, impressionnables d'un rien ou d'un grand tout céleste. Et ainsi, tout ce qui fut fondé jadis serait balayé d'une main. Un gros *reset* planétaire, le big-grand-soir-crunch, à faire se chier dessus de terreur les plus révolutionnaires ! Alors, tout s'organise depuis maintenant huit mois, dans une précipitation feutrée, les gens se conformant d'instinct à l'injonction universelle de bientôt et pour longtemps faire silence. Ruhe !

Les annotations maculent et brouillent la lecture du corps textuel, plus trois dessins de vulves.

Cette nuit j'ai encore rêvé de Rosemonde. Rêver ne fait pas de bruit, écrire à peine. On me laisse encore écrire : j'ai la touche souple, je contracte plus les tendons, tout juste le crayon frotte-t-il le calepin. C'est ce bruit-là que je fuis depuis si longtemps maintenant ! Écrire me terrifie de plus en plus et je commence à me faire horreur.

J'ai voulu reprendre contact avec elle, lui expliquer pourquoi toutes ces femmes, qu'il n'y avait qu'elle que je pressais à travers tous ces corps serrés : « objets transitionnels », selon les avis chuchotés par les experts. Moi qui pensais que ça ne concernait que les enfants... Tandis que la marée des sons humains se retire, je planifie la suite de mes dispositions, testamentaires. Écrire à Rosemonde, lui parler du manuscrit et de Ruhe, l'avertir.

En ma qualité de détenu, mon sort est réglé. Je vais intégrer le camp-sarcophage des droits communs, des réfractaires ; ceux qui n'ont tellement plus rien à perdre que le sort de l'humanité leur passe loin derrière l'épaule, bras d'honneur en prime. Moi, je saurai me taire. Mais je comprends ; l'heure n'est plus aux détails et aux exceptions. Il aura fallu trancher.

Les premiers camps-sarcophages ont été inaugurés dans le recueillement le mois dernier : des structures de béton surépaisses, enfouies à neuf mètres, assez fraîches l'été, ventilation filtrée, spartiates, pas de chasse d'eau mais de longs forages nauséabonds, temporaires. On y enfermera sans trop de séparation les rebelles de base, jean-foutre, asociaux, punks, anars. À l'origine, des ailes spécialisées devaient accueillir les aliénés, les incontrôlables, mais le temps aura manqué. Ils pourront bien tous s'entredévorer, rien n'y paraîtra en surface, oreille tendue, et c'est bien là l'essentiel.

La mise en chantier de camps-sarcophages plus dignes a vite été lancée, pour y loger les personnes raisonnables et intègres se désignant spontanément comme hyperémotifs, maladroits patentés, renverseurs de casseroles, éternueurs monstres, ronfleurs incurables, aérophages chroniques, plus les bébés accompagnés, les malades geignards et *tutti quanti*. Une foule pas possible. Selon les gouvernements, on a cédé les concessions à des organismes privés pour la vente des meilleurs emplacements, des lots plus isolés, au confort très douteux certes, mais presque chez

soi. D'aucuns voyaient la dépense comme insensée ; l'enfouissement durerait tout au plus une seule année...

Mais rien ne pourra s'opposer au syndrome d'exception inhérent à l'époque. Les autorités ont d'ailleurs tort de ne pas se méfier : il pourrait un jour leur remonter à l'esprit que le carré VIP, maintenant, c'est là-haut, à la surface, sur les gazons et dans les sous-bois déserts de province !

Ici, on a rouvert les dossiers scolaires pour débusquer les derniers pétards mouillés, les volcans endormis. Il a fallu procéder à un marquage distinctif et l'humanité de se retrouver face à la folie buffonienne de classer le vivant, d'en déterminer des catégories justes. La justice. Justement, pour ne pas aboutir à une classification aussi complexe et fine que le vivant lui-même, il a fallu ordonner le monde en toute injustice. Soixante-dix-sept signes distinctifs ont été adoptés à la volée par l'ONU, où l'on s'est empressé de souder le marteau de la cloche, comme un exemple. Soixante-dix-sept comme la typologie des masques du théâtre antique avec, pour les cumulards, l'interdiction d'en superposer plus de trois et à condition qu'ils n'écartèlent pas le grand cerveau ordonnateur ! Le temps presse, merde ! La grande, la terrible oreille doit passer dans les trois mois à venir ! D'ici quinze jours, l'industrie agroalimentaire aura eu raison des chiens et du bétail. On s'est méfié du potentiel traître de l'animal domestique, grand imitateur de couillons éméchés ; on en a produit des montagnes de conserves avant l'arrêt complet des machines. On a longtemps balancé sur le sort des oiseaux, l'effet canari en cage — les perroquets ! —, avant d'asperger les continents en grand format, comme un coup de chiffon final, la place étant déjà nette de monde, tous aux abris : Ruhe !

On vient de me transférer à nouveau, eu égard à mon comportement hautement silencieux, d'autant que l'enfermement qui se prolonge fait de plus en plus de bruit jusque chez les propriétaires fonciers. Je libère un mètre de place.

J'ai pu dissimuler mon calepin et mon crayon. Nous avançons sur la pointe des pieds. La tension n'a jamais été aussi dense, le silence itou.

De la terre souille le texte, infimes particules de verre.

Chère Rosemonde, Je ne sais dans quel camp-sarcophage tu peux te trouver aujourd'hui. Les catégories s'emballent dans ma tête : où te retrouverais-je ? Toi qui marchais en écrasant tes hanches, sonore, vibrée, toi et tes fracas inlassables de demi-sucres, ton ronflement léger d'après fête, la stridence de tes reproches. Toutes les femmes sont en proie à l'hystérie aiguë, je les ai toutes entendues crier une fois. Moi qui vis si harmonieusement avec le silence, comme en paix.

À présent, je crois avoir compris : cette nouvelle religion qui nous tombe dessus, je pense que je la portais déjà en moi. Je te dirai même qu'elle est une émanation de moi, sortie de mon corps. Mais j'entends déjà ton rire percutant et ce son m'est plus que jamais insupportable. Tu te mets en danger. Tu nous mets tous en danger avec ton rire, tes demi-sucres, tes questions impossibles sur ce que je ne ressens pas ! J'aimerais hurler, tu comprends ? Comme ces milliards d'autres qui se terrent et qui attendent ! Quoi ? Qu'un dieu dont personne ne veut plus passe son chemin et aille faire chier son monde aux confins d'une autre galaxie ?

Ils attendront longtemps qu'un seul d'entre nous ose sortir le nez dehors avec suffisamment de talent et de doigté pour vérifier que le danger est passé. Ils peuvent toujours attendre que celui-là renverse une fois encore l'ordre de l'univers et formule un mot sonore, audible, vivant, loin des hennissements du tréfonds de la terre, notre enfer. Non, je te le dis, Rosemonde, plus personne n'osera. Plus de Messie, plus de Prophète, plus jamais ! Et nous n'aurons plus que la pensée et le souvenir des choses dites et l'écriture peut-être. Nous sommes entrés dans une ère blanche. Nos descendances perdront l'usage de leur langue et fouilleront la terre à la recherche des sons qui furent.

Je t'écris, Rosemonde, avant que nos cerveaux oublient le tapage des consciences, bien trop bavardes, tu verras, pour la nouvelle dévotion. Je glisserai ces quelques pages où je pourrai, dans mon estomac ou celui de quelqu'un.

Je suis en paix. Le silence pur n'accuse pas, il ne me tire pas par le coude vers des ailleurs, des charniers. Je vais me livrer tout entier à cette nouvelle religion, religion orpheline, religion autiste, comme vous tous. Mais pour moi, ce sera comme des épousailles, une communion charnelle par-delà la mort. J'ai oublié le bruit insoutenable de ton nom à présent. Car elle m'attend sur ma couche et ne m'appelle pas : Ruhe !

*Et il passe [redacted] à [redacted]
[redacted]
l'oubli de tous les précédents. le moindre souffle ne saura tair e sa colère.*